

## Ce que la manie et le Cotard nous apprennent de la clinique infantile

L'exercice est ardu en 20 minutes et m'empêche de développer le parallèle inversé que je fais entre le traçage structural chez l'enfant et le délitement du discours pour Cotard et Kraepelin. Vous avez pu lire le texte intégral avant la conférence ; j'espère donc que cette lecture nourrira le débat de tout à l'heure.

Pour ma part, je doute de ce que ce syndrome de la PMD puisse être repérable chez l'enfant. Ce que je vous présenterai aujourd'hui peut être appelé accès maniaque et s'intègre comme signe dans une structuration entravée. Je me bornerai donc à quelques points : le paradigme topologique, la spécificité du traitement du langage en rapport avec l'objet.

Le paradigme topologique du syndrome de Cotard comme sphère sans trou, ainsi que le propose Marcel Czermak, est particulièrement utile dans la lecture des signes chez l'enfant. Pour ce dernier, la perception de l'altérité et de la séparation ne se fait que progressivement, à la faveur des déceptions et inadéquations inhérentes à la relation mère-enfant. Même aux plus rétifs à une analyse de la structuration en fonction de stades précis, il n'échappe pas que l'enfant ne fonctionne pas en « on »-« off ». Il traverse l'allant-devenant par paliers, qui font autant de zones grises d'une structuration qui ont fait parler certains de structure-limite, plutôt que d'admettre que parfois, nous ne pouvons pas dire de quoi il s'agit. Au départ, l'enfant s'offre en objet au désir maternel, il cherche à le combler, tout comme il comble avec cet a/Autre ce qui lui manque à lui, en le rendant objet à son tour. Il y a une logique du plein-vide, une pulsion non spécifiée, des trous sans bords, pas de coupure, pas de référent. Un objet baladeur. Un univers cherche à se refermer sur lui-même, l'Autre est « incorporé » dirait Klein. Mais, et les fantasmes de crocodile si fréquents chez l'enfant le montrent bien, l'inverse est vrai tout aussi bien, comme le rappelle également Lacan dans le Séminaire sur la relation d'objet. Les angoisses de dévoration sont classiques, tant que le signifiant phallique ne vient pas les pacifier. Rien d'étonnant donc, que les cris du nourrisson peuvent évoquer l'angoisse de mort pour les uns et la méchanceté pour d'autres, en général de structure psychique un peu fragile, pour les seconds. Il est cependant important de différencier nettement ce fonctionnement « en sphère », normale chez un nouveau-né, mais préoccupant plus tard, lors de la première rencontre avec une famille et leur enfant de plus d'un an d'âge. Quand on reçoit des tout petits, on voit bien que les limites sont floues. Chez les parents, on repère vite les endroits où leur réponse à l'appel de l'enfant manque de cohérence, tandis que l'enfant réagit à ce flou, en général, par de l'agitation. Dans le cas extrême il y a absence d'échange entre l'enfant et le/les parents présents, un ensemble de discours en parallèle ou en « radio pirate », sans adresse de la part des parents à l'égard de l'enfant, un discours parlant de lui à la troisième personne. Cet univers tarde à, ou ne peut pas, se phalliciser, ni s'organiser en fantasme pour cet enfant en permanente recherche de bords, ce pour quoi, du reste, il s'emploiera à me convoquer dans le meilleur des cas en séance même. A la perte de vision mentale, prodrome à l'évolution du syndrome de Cotard, répond ici l'impossible construction du monde en représentations. Très rapidement, seulement : sur ce point, nous pouvons énumérer les six points de Cotard à l'envers et nous nous trouvons alors face à la logique d'articulation progressive des représentants en représentation chez l'enfant. Mon article que vous avez pu lire avant la conférence, en détaille les raisons. Dans le cas, où l'enfant ne trouve pas de place dans l'échange, je parle de relation sphérique, l'enfant comblant comme objet le trou du manque dans une sphère unique.

Comme le souligne, Marcel Czermak, le résultat final est le même dans la manie et le Cotard : plus d'Autre, plus de sujet, il reste l'objet. Ce que le mélancolique dit, le maniaque l'est,

rappelle-t-il. Tout en étant très proches quant à la question de l'objet, les deux « déconstructions » mettent l'accent différemment sur l'articulation de celui-ci à la dimension symbolique allant se défaisant. Pour Cotard, les éléments imaginaires sont décrits de manière certes délirante, mais leur articulation en discours permet à celui qui écoute d'y retrouver une certaine cohérence, folle, certes, mais logique à sa manière. Chez Kraepelin, c'est la cohérence qui se défait. Les nouages ne sont sûrement pas les mêmes. Encore que, et c'est Ey qui l'a souligné, lorsqu'on enlève les conjonctions de coordination dans le discours mélancolique, on n'y comprend plus rien. Les conjonctions ont donc comme fonction de maintenir une pseudo-cohérence.

Nous connaissons chez l'enfant les deux mêmes défaillances, défaillance de l'imaginarisation ou bien pauvreté extrême ou articulation brouillonne des représentants sans référent symbolique, voire encore agitation corporelle quasiment pure, à l'image des décharges motrices qu'on observe chez les nouveau-nés. Les forclusions ne sont pas les mêmes, comme le dirait Jean-Jacques Tyszler. Comment systématiser ces signes ? Chez l'enfant la double lecture psychiatrique et psychanalytique, est indispensable, y compris pour établir un diagnostic psychiatrique. C'est souvent à cet endroit qu'il y a une forme d'incohérence entre la rigueur de la lecture des signes et une explication causale tirée de la psychanalyse, notamment de la métapsychologie freudienne. Les plus prudents comme Winnicott s'y sont risqués ; la clarté et la rigueur de la psychopathologie n'y a pas forcément gagné.<sup>1</sup>

Pour revenir à l'agitation : d'abord, toute agitation n'est pas un symptôme. L'enfant a comme premier mode d'expression le mouvement, qui prend donc une part active dans la conquête progressive du langage. Chez les enfants entre 0 et 12 mois, on observe très vite, comment chaque geste, d'abord involontaire, puis maîtrisé, constitue la base du vocabulaire relationnel. Mais pas d'enfant sans mère, sans parents. Le style est celui qui répond à l'adresse. La grammaire du mouvement existe et se nourrit de l'échange avec l'entourage.

Lorsqu'un enfant ne trouve pas de support phallique pour organiser ses représentants en fantasme, le monde pénètre l'enfant agité au lieu de s'offrir à lui comme support à l'exercice de la pensée, quand il ne l'avale pas tout bonnement. Comme le dirait Kraepelin, « ce n'est pas le vrai monde », puisqu'il ne tient pas, se dérobe à eux au gré de leur agitation, leur rend la vie familiale infernale et les fait mettre au ban de la vie scolaire. La pulsion ne trouve pas de support, puisque dans l'immédiat de la satisfaction exigée – et trop souvent obtenue – c'est la pulsion en tant que quêteuse d'objet cause du désir qui est affectée de négation. Sujet et objet restent alors confondus, « *il y a du blabla, mais qui n'accroche rien, ce qui rend indistincts le réel et l'imaginaire, deux ronds fous de ce que celui du symbolique a sauté.* », dit Marcel Czermak.<sup>2</sup> Plus l'enfant avance en âge, plus le pronostic est réservé.

Là se situe le point de clivage entre deux formes d'agitation : celle qui fait appel, et celle qui tourne à vide. Toutes les formes d'agitation ne s'équivalent pas, même si le DSM les ravalent toutes au même terme. Ces deux formes sont repérables dans deux types d'échange bien distincts au premier entretien. Pour l'heure, je les caractérise par deux expressions un peu lapidaires : la relation du type sphérique et la relation du type torique.

---

<sup>1</sup>D.W.Winnicott, « *Nosographie : y a-t-il une contribution de la psychanalyse à la classification psychiatrique ?* » Exposé présenté à la séance scientifique de la Société Britannique de Psychanalyse, le 18 mars 1959

<sup>2</sup> Marcel CZERMAK, « oralité et psychose », in *Patronymies*, Erès 2012, p.163

Dans un premier entretien, on entend assez vite si les échanges incluent ou excluent l'enfant. S'il est interlocuteur, même si par ailleurs il y a présomption de psychose, le concernement des parents par rapport à sa difficulté est de bon augure. Il y a interlocution, adresse. Les deux discours s'enchevêtrent alors, à l'image du double tore. L'enfant va tôt ou tard se débrouiller pour montrer l'endroit où il bute dans le discours de ses parents, l'endroit où il ne comprend plus, l'endroit où la question de l'objet se pose pour lui ; cela permet de la circonscrire dans le transfert, en séance même.

Les différents discours peuvent s'exclure mutuellement, parfois même les deux discours du père et de la mère, l'enfant errant alors en particule libre dans un espace qu'il risque d'explorer de manière quelque peu mouvementée. Il tourne au propre comme au figuré comme un objet autour de ce ou ces discours dont il est support sans subjectivité, tout en cherchant à combler, quitte à être l'objet-déchet, un dire dans lequel ni le sujet, ni l'objet ne trouvent à s'écrire. Cela devient une seule sphère – ne dit-on pas couramment et sans en entendre les résonances sinistres, la « sphère familiale » ? – inentamable ici, qui plus est.

La complexité des situations est telle que je ferais l'hypothèse d'un double trait du cas : celui de l'enfant et celui de la famille dans son ensemble. Il y a en effet des particularités qui dépassent le trait propre de l'enfant et qui renvoient directement à la position des parents par rapport à la question de la castration. Recevoir l'enfant seul, dans un deuxième temps, permet de clarifier avec lui ce dont il se fait porteur. Pour l'enfant psychotique il n'y a pas nécessairement de lien apparent entre les séances. Dans les entretiens suivants, nous aurons donc à dégager la logique de ces discordances. L'enfant névrosé, de son côté, construit son discours dans une logique historicisante, avec une causalité. La forme topologique qui convient pour ce dernier dans son rapport à ses ascendants, est le double tore. A l'endroit où les deux tores se touchent, il est possible de repérer le signifiant du transfert dans une famille donnée. Pour ces enfants, il y a une constance du/des objets. Même sans la présence physique de ses parents, l'enfant névrosé les convoque dans l'articulation de son fantasme.

Il n'y a pas d'intersubjectivité, mais il y a inter-action. La difficulté de l'enfant est clairement déterminée par le type d'interaction qu'il a avec son entourage. A cet endroit précis, le travail de tressage, comme je l'appelle dans le cas des enfants, fera certainement apparaître des différences de passage des brins imaginaire, réel, symbolique. Jean Brini pourra tout à l'heure nous montrer les nouages que cela lui inspire.

Pour l'heure, je me limite à faire des tresses représentant pour chaque brin un des intervenants dans l'échange. Les accidents de ce tressage nous indiquent l'endroit où l'enfant ne peut plus se situer. Nous avançons pas à pas. Un exemple illustrera, comment je procède pour faire apparaître les effets de l'interlocution.

J'ai choisi de vous amener quelques bribes d'un travail avec un enfant qui a fait un véritable accès maniaque lors de la première séance avec moi. En tout, j'ai pu voir ce petit Enzo de 3 ans ½ trois fois, accompagné à chaque fois par quelqu'un d'autre, pour constater que j'avais à chaque fois à faire à un autre enfant. En premier, il vient avec le grand-père, puis avec son père, et enfin avec sa grand-mère. En première séance, il explose, dans la seconde, il est assis tranquillement sur les genoux de son père et ne parle pratiquement pas, mais dessine. Dans la troisième séance, il vient avec sa grand-mère. Il est calme, dessine, mais lorsqu'il parle, le discours est décousu, voire comporte des formes de néologismes holophrastiques.

Revenons à la première séance :

Si l'enfant vient avec le grand-père, c'est parce qu'il vit au foyer de celui-ci, depuis la séparation des parents. Son père est retourné chez maman et l'a emmené avec lui. La famille exclut systématiquement la mère, jeune femme apparemment instable, qui de son côté n'a peut-être pas les moyens de se battre. Le trait saillant de cette première séance est un fonctionnement en parallèle du grand-père et de l'enfant. Pendant que le premier se plaint de son petit-fils disant que l'école le rejette pour agitation, celui-ci s'agite effectivement, comme un animal en cage, cherchant à grimper aux murs. Il y a un curieux mode d'agitation pendulaire, d'un côté de la pièce à l'autre. Cela ne s'arrête que lorsque je le bloque des deux mains. Il me regarde alors systématiquement et me dit en écho de ce qu'il a dû entendre maintes fois : « **regarde-moi (dans) les yeux !** Mieux que ça ! » Quand je lui dis alors, en réponse : « Et ensuite ? », il ne sait plus quoi dire. Dans les yeux/les yeux : un trouble persiste quant à ce que chacun de nous présents en séance a entendu. Le script comporte donc les deux versions, montrant le trouble que cette petite liaison par un adverbe déclenche en nous. Cela pose la question du statut du regard et des yeux, comme objets. Dès que je m'adresse à l'enfant, le grand-père continue sa litanie à l'adresse des stagiaires comme si la personne à qui il parle, n'avait finalement peu d'importance. L'enfant est extrêmement sensible aux écarts d'atmosphère entre le grand-père et moi, et lorsque je hausse le ton pour le faire cesser de parler à la cantonade pendant que je m'adresse à son petit-fils, l'enfant cherche à me frapper. Il illustre ainsi son drame de n'être jamais écouté par celui qu'il protège contre moi et qu'il aime, en même temps qu'il n'est pas sans apercevoir que ce grand-père ne l'écoute pas avec bienveillance, voire pas du tout, du reste.

Face à cette situation d'un paradoxe extrême, cette agitation apparaît comme un véritable accès maniaque. De tout son corps, cet enfant fait savoir qu'il ne peut rien dire, parce que le statut de la parole comme tranchant et comme adresse n'est pas reconnu. Il n'a pas de point d'insertion subjective, n'a rien à dire à qui ne s'adresse pas à lui.

Pour Enzo, la question n'est pas centrée sur le trait phallique, mais sur le trait unaire, la nomination, son point d'insertion dans le Réel. Il est à proprement parler sans lieu, corps agité dans un espace sans contours pour lui. Pas de représentation, pas de fantasme. Pure monstration, écholalie de paroles qui s'imposent à lui. Des représentants psychiques erratiques, s'accrochant comme mots, morceaux réels au regard qu'il exige de moi, de mes yeux, plus précisément. Pas de circuit pulsionnel. Enzo est pur objet agité, dévoré par la grande gueule qui l'engloutit, cet espace qui tourne autour de lui de manière vertigineuse et dont il essaie d'atteindre les bords dans un mouvement désespéré et incessant. Sphère familiale funeste.

L'enfant est radicalement différent avec son père, qui l'accompagne pour la deuxième séance. Il reste tout le temps assis calmement sur les genoux, le dos bien calé contre le père, point d'appui sûrement essentiel. Il dessine.



Je dois empêcher le père d'intervenir pour montrer comment faire. Il n'aime pas du tout le noir qu'Enzo prend spontanément et lui propose de prendre des couleurs. L'enfant se laisse faire. Sur une autre feuille, c'est le rouge qui envahit pareillement la feuille. Il continue avec des petits traits sur une troisième feuille, se colorie les mains, se fait gronder par le père. Le hasard montre que ses doigts impriment la couleur sur la feuille. Il me laisse lui montrer comment faire. Une relation s'établit. Le père se plaint de la désobéissance mais décrit des situations qui montrent que personne ne résiste à l'enfant.

Pourquoi il vient : la crèche l'a demandé. A l'école, c'est pareil : il se fait punir pour sa turbulence.

Pourquoi il vit chez les parents : c'est compliqué avec un enfant, ça coûte cher. Il veut s'acheter un appartement, faire des économies.

La mère : bonne jusqu'à sept mois, puis elle est partie. L'enfant ne l'a vue que 4x en deux ans. Aucun appel depuis octobre 2011. Elle veut bien voir l'enfant, mais avec lui : « C'est toi et l'enfant ou rien. » Quand Enzo a un an, le père a encore une fois essayé de vivre avec elle, mais n'a plus confiance. Elle déteste sa belle-mère. En filigrane, on entend l'attachement entre le père et sa propre mère. D'ailleurs, il fait tellement enfant qu'on a l'impression qu'il a amené son petit frère.

Il y a une relation de parole entre le père et Enzo, mais l'enfant n'est sûrement pas dupe du glissement qui s'est opéré entre les générations. Quelle place pour chacun ? A quel prix, la mère a-t-elle été éliminée ?

De corps, l'enfant est calme. L'envahissement du dessin par les traits, dans un mouvement incessant, cette préférence si mal vécue par le père pour la couleur noire, tout cela n'est pas de bon augure : il ne s'agit plus de l'exploration du traçage comme on peut l'observer chez les enfants entre 18 et 24 mois. C'est bien d'envahissement qu'il s'agit. Néanmoins, l'agitation n'est plus corporelle, elle est figurée. Il y a une première tentative d'écriture.

Je vois l'enfant une troisième fois, avec la grand-mère cette fois-ci. Le rapport avec cette dernière est étonnamment positif. L'enfant est calme, mais sa participation à l'entretien prend encore une allure différente : une forme d'écholalie erratique, scandant les dires de la grand-mère avec des remarques qui m'amènent à faire préciser l'histoire familiale. D'ailleurs sa première proposition : « J'ai eu des bonbons », est d'abord ignoré par la grand-mère. Comme pour le père et le grand-père, tout ce qui concerne la mère est systématiquement évacué. L'enfant se hasarde à parler de prison et d'hôpital. La grand-mère esquivé.

Pendant que la grand-mère parle, il dessine, comme avec son père. L'élément nouveau est un assemblage de couleurs gaies, vives au départ, puis, au fur et à mesure que la séance avance, il les recouvre d'un vert plus foncé. Cela envahit à partir de l'angle inférieur droit et ne s'arrête qu'à l'interruption de la séance. Les jaunes et orange ont pratiquement disparu.

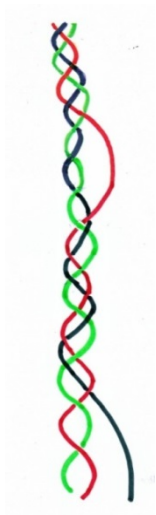


Cette fois-ci, l'enfant fait un réel effort pour se faire entendre avec son histoire de bonbons ; mais tout cela est balayé comme babillage enfantin par la grand-mère d'humeur très communicative. Un peu plus tard, elle raconte pourtant qu'Enzo a pris des bonbons dans un supermarché. Ils ne l'auraient vu que bien plus tard et qu'ils n'ont pas sanctionné l'enfant. Elle est un peu surprise lorsque j'insiste pour qu'elle réfléchisse à une réparation de ce geste. Enzo est exclu du circuit d'un jugement éthique, il n'est pas supposé comprendre qu'il a mal fait. Pourtant, qu'est-ce qu'il a insisté au début de la séance pour raconter l'histoire de bonbons ! On devine que très probablement, la mère est impliquée dans des histoires de drogue, que l'enfant a compris, que son geste de voler n'est certainement pas sans rapport et qu'il cherche à faire réagir. Mais cela reste lettre morte. Oui, la sphère familiale dysfonctionne. La constante qui fait trait pour la famille est l'exclusion de l'enfant.

Cette exclusion est particulièrement frappante avec le grand-père. Je vais essayer de reprendre la situation du premier entretien en prenant la figure de l'alternance entre l'agitation de l'enfant, lorsque je parle avec son grand-père et la logorrhée du grand-père quand je parle avec son petit-fils. Je prends comme base une tresse à trois brins :

Enfant : rouge  
Parent : noir  
Praticien : vert

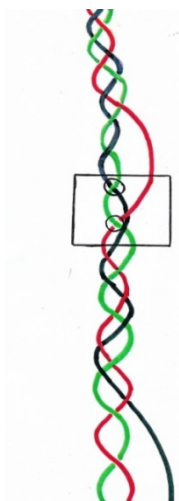
Les échappées de l'échange sont figurées sous forme de flips, comme les appelle Jean Brini. Le tressage normal suppose une succession toujours identique du passage des brins. Le premier brin passe toujours en-dessous du brin numéro deux et au-dessus du brin numéro trois. Le moindre écart produit un flip et entraîne un passage plus serré d'un brin sous l'autre, puisqu'il n'en reste que deux. Le rouge s'échappe, le bleu le rattrape, puis, le bleu s'échappe. Autrement dit : je parle d'abord avec les deux, puis l'enfant s'échappe ; je le rattrape, le grand-père ne supporte pas et s'échappe à son tour.



Cette modalité est assez courante dans tout entretien : on n'est pas tout le temps en échange d'une alternance parfaite. Ce qui est particulier dans la situation d'Enzo, c'est l'aspect systématique de l'échappée de l'un ou de l'autre, en alternance. C'est « ou bien ou bien ».

Voici deux autres cas de figure : l'enfant entre dans l'échange, l'enfant sort. Que se passe-t-il ? Lorsqu'on observe de près les brins tressés : on constate que lorsque l'un s'échappe, et que je le rattrape pour garder le lien avec lui, le troisième doit lui céder un tour : précisément quelque chose qui témoigne de la manière dont est faite une place à l'enfant dans le discours de l'autre.

Un entretien à deux se figure par une espèce de tortillon où l'un s'enroule autour de l'autre en alternance. Regardons de plus près ce qui se passe à l'endroit de l'entrée du troisième brin dans le tressage. Si je rattrape le rouge, je perds le bleu qui doit céder un tour.



Il en résulte un moment de sidération pour le brin que je lâche afin d'attraper l'autre, parfois à peine perceptible, mais qui donne lieu, à l'endroit où j'ai marqué un rectangle, à un changement de passage de brins. Dans un entretien, si je rattrape le rouge, cela est possible, lorsque le parent est concerné par ce que l'enfant amène dans l'échange. Cette observation est d'ailleurs tellement banale qu'on n'y fait attention que dans les cas extrêmes, quand cela se

répète systématiquement. Insertion subjective dans le langage, insertion réelle dans l'échange hic et nunc : les deux ont un lien structural. La structure du discours est la structure du cas, encore mobilisable un temps, lorsqu'il s'agit d'un enfant jeune. Combien de fois, les parents se taisent étonnés et écoutent attentivement l'échange que je peux avoir avec leur enfant et disent qu'ils ne savaient pas qu'il avait si bien compris ce qui lui arrivait. Ils restent présents par une qualité particulière de leur silence : la tresse reste nouée.

Dans le cas de figure que je montre, la sidération de devoir céder son tour à l'enfant provoque l'écartement du grand-père qui, en l'occurrence, ne cesse pas de parler, mais continue son flot de paroles en direction de mes stagiaires, en me tournant le dos. Il ne les prend pas à proprement parler à témoin, mais continue son discours, comme si l'interlocuteur n'avait aucune importance. De fait, une paire d'oreilles pourrait faire l'affaire.

Bien entendu, une telle figuration ouvre tout un champ : quel rapport entre l'agitation d'un enfant, son incapacité à la fois à surseoir à l'expression d'un besoin et la nécessaire écriture de l'objet sous le primat de la pulsion et de sa sublimation, par la médiation de l'interlocution avec un Autre référent ? Quelle écriture possible de l'agitation en termes de tressage/nouage de registres ?

Dans le cas présent, l'enfant ne dit rien, mais grimpe aux murs. Lorsque je le bloque de mes mains, il se met à m'invectiver : regarde (dans) mes yeux ! C'est comme une éructation en écho retardé de ce qu'il doit entendre à la maison, lorsqu'il n'écoute pas. Ces yeux, ce regard exigé, quel statut, sinon celui d'un pur réel ? Quand le symbolique s'abolit, l'imaginaire et le réel s'équivalent. Ne pouvons-nous pas dire que dans l'échappée des brins appartenant à l'enfant et au grand-père, ces deux personnes se mettent à s'équivaloir dans une forme de miroir en écho ?

Ce phénomène d'effacement de la subjectivité est rendu palpable par la petite phrase « **regarde-moi (dans) les yeux !** » Impossible de savoir de quoi il veut parler : l'objet œil, le regard, le regard de qui ? Une chose tient « regarde-moi ». Mais si on la prend comme écholalie, cela ne serait pas un appel. Ce petit mot de jonction **dans** faisant objet du doute dans la transcription, est ce qui, à l'âge qu'a Enzo, 3 ans ½, devrait être acquis et articuler logiquement une proposition. Le glissement de ce mot souligne la fragilité du statut d'objet pour l'enfant. Il y a un potentiel d'évolution, comme on le constate, lorsqu'il est avec sa grand-mère : Enzo veut absolument parler de bonbon, probablement en rapport avec les bonbons dérobés. La grand-mère balaie l'événement comme quasiment non advenu. Or, il est capital : si un enfant pique un objet, c'est que l'objet est séparé de lui, susceptible de susciter de la convoitise. C'est bien pour cela que je suggère à la grand-mère d'y réagir avec fermeté.

Les bipolaires disent que les oppositions ne tiennent plus, qu'il manque l'écart. Il en va de même pour Enzo. Les oppositions signifiantes ne tiennent pas. Dans la situation « ou bien – ou bien » avec le grand-père, l'un excluait l'autre, et un œil, un regard, valait l'autre. Ce « dans » qui peut-être a fait défaut, indique bien l'absence de vectorisation du désir et de la demande. Et d'ailleurs, même si le mot avait été prononcé, l'agitation furieuse mettait clairement en scène l'oscillation d'un mur à l'autre, comme si les murs valaient le sol. Pas de verticale, pas d'horizontale, un univers non euclidien, pour le coup. Ce « **regarde-moi (dans) les yeux !** », concentre en lui ce que j'appellerais le trait du cas d'Enzo autour de la fragilité du statut d'objet.

Eva-Marie GOLDER, octobre 2014